

Le coeur de jade

Autrefois fut au bord du fleuve qui baigne les murs de Hué le considérable château d'un ministre des Bibliothèques autant influent à la Cour que soucieux dans sa maison. La fille de ce mandarin vivait recluse dans sa tour.

Elle s'estimait trop honorable et trop éprise de vertu pour les palais au ras du sol et leurs plaisirs inconvenants. Elle redoutait les mains suspectes qui risqueraient de la toucher, la salir, la briser peut-être. Elle demeurait donc en plein ciel, entre les aigles et les eaux larges qui allaient leur chemin paisible parmi les îles et les prairies.

Or un beau jour au soleil neuf (elle venait d'ouvrir ses volets), elle vit du fond du matin bleu venir la barque d'un pêcheur. Elle regarda distraitement sa longue et maigre silhouette déployer son filet sur l'eau, puis comme elle revenait, rêveuse, à ses parfums et ses miroirs, elle entendit l'homme chanter.

Elle suspendit soudain ses gestes. Sa voix était comme un oiseau cherchant un abri dans une âme. Elle était pure, elle était ferme, déchirante, joyeuse aussi. Autant des yeux que des oreilles, elle écouta sans plus savoir où étaient le ciel et le monde. La barque, le long de la rive, traversa l'ombre de la tour et s'en alla au fil du courant. La voix du pêcheur s'éloigna. Elle se retint de respirer pour l'entendre et l'entendre encore dans le silence revenu.

Le lendemain, dès l'aube pâle, elle se surprit à le guetter. Le soleil dispersa les brumes, la barque vint, le chant monta, se fit éperdument vivant, s'éloigna, s'éteignit encore et la laissa bouleversée.

Quelque chose était né en elle qui la remuait cœur et corps, l'émerveillait et l'agaçait, lui donnait envie de pleurer, de rire, d'écrire des lettres. Elle ne fit rien de la journée. De la nuit elle ne dormit pas. Elle regarda passer la lune entre ses volets grands ouverts. Avant même le jour levé, elle vint au frais de la fenêtre. Elle s'emplit des bruits du silence. Elle pensa : « Si j'écoute assez, j'entendrai l'aimé respirer avant qu'il n'ait ouvert la bouche, ou peut-être battre son cœur. » Elle vit une ombre insouciant étendre ses filets sur l'eau. Elle se dit : « Je suis amoureuse. » Elle l'était d'une voix sans corps.

Au troisième soleil levant, elle se vêtit en fredonnant et salua un vol de grues, présage de belle journée. Elle attendit jusqu'à midi. Elle espéra. Ce fut en vain.

À voix basse, fluette, triste, elle se mit à chanter le chant pour l'aider à monter vers elle. Le long du fleuve indifférent ne passèrent que des bruits simples. Elle sentit son cœur peu à peu se couvrir de nuées d'angoisse. Le froid lui vint.

Jusqu'à la nuit, elle trembla, recroquevillée. Elle ne toucha pas au dîner. On courut appeler son père. Il vint en hâte. Il s'effraya. Il essuya ses yeux perdus, ses joues ruisselantes de larmes.

– Fille, dit-il, qui t'a fait mal ?

– Père, je crois que c'est l'amour. Il m'est apparu comme un dieu, il me fait souffrir comme un diable.

Il la berça jusqu'au matin. Au jour il ouvrit sa fenêtre. Le chant à nouveau s'éleva.

– Bonté du Ciel, père, c'est lui !

– Fille, dis-moi, veux-tu le voir ? Veux-tu qu'il vienne ici chanter ?

Elle eut un sanglot espérant. Ses yeux répondirent pour elle. Il l'étreignit.

– Fille bénie, ton homme à la bouche fleurie franchira bientôt cette porte !

Il s'en alla dans l'escalier. À ses ordres retentissants quatre serviteurs dévalèrent. Ils s'en revinrent.

Le pêcheur parut sur le seuil, s'avança, le chapeau contre sa poitrine.

La jeune fille abasourdie un long moment le regarda puis fit la moue, baissa la tête. De pied en cap il était laid. Sa figure était désolante. Sur son front des cheveux épars se perdaient dans des rides sales. Elle ne sut que dire. Elle rougit. Elle balbutia qu'il chantait bien. Elle pensa : « Qu'il s'en aille, vite ! » Son cœur, déjà, était éteint.

Mais comme elle lui donnait un sou et retournait à ses bouquets, le pêcheur demeura sans souffle, le menton pendant, les yeux grands, ahuris comme au paradis. La beauté de cette pucelle, en un instant éblouissant, venait d'illuminer sa vie et de la réduire en poussière. Il se dit : « Elle est mon aimée. Jusqu'à ma mort elle le sera, et si mon âme me survit, mon amour aussi survivra jusqu'au fin fond des nuits du temps. Et pourtant que puis-je espérer de cette merveille dorée

bénie de son père et des dieux ? » Il recula jusqu'à la porte sans pouvoir la chasser des yeux. On le poussa dans l'escalier. Il dégringola, corps et âme. Il aimait, lui, comme l'on tombe dans un enfer immérité. Il oublia sa barque au quai. Il s'en alla le long du fleuve. Il erra, le vent dans la bouche, jusqu'à mourir d'épuisement. Des passants miséricordieux l'enterrèrent au bord du chemin.

Il advint qu'après une année, de bonnes gens de son village voulurent ramener son corps dans son jardin du bord de l'eau. Ils ne trouvèrent dans sa fosse, parmi ses habits pourrissants, qu'un cœur taillé en jade vert. C'était une pierre splendide. On aurait dit, dans l'ombre humide, qu'une lampe brûlait dedans.

Le père de la jeune fille exigea de voir la merveille. Il accourut au bord du trou. Devant le cœur de jade, il demeura béat tant il le trouva prodigieux. Il en offrit douze sacs d'or et tous les diamants de ses coffres. Il l'emporta dans son château.

Il fit ciseler une coupe dans l'incalculable joyau. Il vint un matin chez sa fille. Il la lui tendit, rayonnant. Elle la prit, se pencha sur elle. Alors elle vit dans ses reflets un fleuve, un pêcheur, une barque. Elle entendit, au loin, un chant. Son cœur soudain se réveilla.

De son œil tomba une larme sur le jade miraculeux. La coupe aussitôt se défit en poussière d'étoiles vives et disparut dans l'air du jour.

Elle n'épousa jamais personne. À ce qu'on dit, ce fut ainsi.